

# ANTIRESSE

N° 414 | 5.11.2023

LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT

**Désaliénation**

ENFUMAGES PAR ERIC WERNER

**Quand la distribution s'arrête**

LE GRAND JEU PAR JEAN-MARC BOVY

**Rêves de Russie**

LA LUCARNE D'ARIANE BILHERAN

**García Márquez,  
la rumeur et la  
contagion délirante**

ABÉCÉDAIRE DU TOTALITARISME

**SUARÈS, André**

*Chroniques de la vie humaine  
au temps des robots*



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

## Désaliénation

PENDANT QU'AU DEHORS NOUS CONSTRUISONS UNE SOCIÉTÉ DE DÉSAXÉS, IL EXISTE ENCORE DES LIEUX OÙ L'ON PREND SOIN DE L'ÂME HUMAINE: CE QU'ON APPELAIT JADIS LES ASILES DE FOUS. AUPRÈS DE L'UN D'ENTRE EUX, MON CAMARADE GABRIEL A CONSTRUIT UN UNIVERS-PASSERELLE ENTRE LA RAISON ET LA DÉMENCE. MAIS L'ON PEINE QUELQUEFOIS À SAISIR DE QUEL CÔTÉ DU MUR SE TROUVE L'UNE ET DE QUEL CÔTÉ L'AUTRE...

Gabriel Bender bondit comme un écureuil entre les divers lieux et les divers niveaux du site escarpé de Malévoz. «C'est presque inquiétant, l'énergie que j'ai», me dit-il avec cet inimitable accent du bas-Valais. Il est à trois hivers de la retraite, son quartier culturel a déjà plus de douze ans, mais c'est comme s'il venait de se lancer dans le projet de sa vie. «J'étais prof à la HES, tout confort, quand cette proposition m'a été faite. Allais-je me remettre à faire l'animateur social, comme au temps de mes études?» Oui, il s'y est remis. A mi-temps, mais un mi-temps Bender correspond à un double emploi chez les gens normaux.

Je connais Gabriel par les Beaux Parleurs, l'émission de la Radio suisse romande où nous sommes tous deux chroniqueurs depuis bien des années. Il me porte souvent sur les nerfs. Non à cause de nos fréquentes divergences d'opinion: cela est normal et bénéfique. Mais parce qu'il faut se battre à chaque fois pour lui reprendre la parole. Quel que soit le sujet de discussion, Gabriel ouvre un carnet rempli de notes et de chiffres et déploie une érudition insolite, touffue et parfois écrasante. Nul ne peut ignorer qu'il s'est documenté. Comme son chaudron déborde de

partout, il écrit aussi des livres, de science ou de fiction, notamment dans la sanguinolente série du *Gore des Alpes*. Mais sur la carte de visite qu'il n'a pas devrait figurer le métier de *démiurge*, de constructeur de mondes. Car le *quartier culturel* de Malévoz, appuyé sur l'association *Malévoz art culture et patrimoine*, a quelque chose d'une utopie réalisée — et ce sur un terrain où bien peu auraient osé construire: dans le *no man's land* séparant ordinairement la société des gens réputés normaux de l'univers psychiatrique.

Je n'avais pas conscience de l'originalité, ni de la vitalité du projet avant d'y avoir mis les pieds. Gabriel m'a invité à en faire le tour en compagnie du Dr Fabienne Burguière, médecin et micronutritionniste, un jour où celle-ci était notre invitée aux Beaux Parleurs.

- **Notule.** Fabienne Burguière vient de publier — cela mérite d'être relevé — un manuel de cuisine saine qui, pour une fois, ne vous culpabilise pas: *Le bonheur est dans l'assiette* (éd. Favre).

Fondé en 1901 par le Dr Paul Repond, l'hôpital de Malévoz, au-dessus de Monthey, est la centrale psychiatrique



du canton du Valais. Occupant un site privilégié dominant le Chablais et la vallée du Rhône, il comprenait à l'origine, comme c'était d'usage dans les institutions hospitalières, tous les services nécessaires à une quasi-autarcie, allant de la buanderie à la ferme agricole en passant par le bureau de poste. Il disposait d'un pavillon de luxe, un «palace pour aliénés» dans le goût des hôtels de Montreux ou de Bex, «où les patients étaient servis avec des gants blancs» et qui devait financer l'accueil des patients modestes.

### NOTRE-DAME DES EGARÉS

Au moment de sa plus grande extension, la citadelle accueillait jusqu'à 550 patients, qui ne relevaient pas tous de la psychiatrie. On y envoyait aussi bien les «taguenets», les oligophrènes, les retardés mentaux que les dipso-manes et les cas sociaux désespérés. Après la guerre, un grand dégraissage fut entrepris pour recentrer l'hôpital sur sa vocation première. Des foyers et appartements socioéducatifs furent créés dans le canton et, à Monthey, la Castalie accueille désormais les enfants (et adultes) atteints d'une déficience intellectuelle ou d'un polyhandicap. A l'heure actuelle, Malévoz n'a plus que 120 lits et le séjour moyen n'y dépasse pas les deux à trois semaines. Au fil du temps, les divers services annexes furent eux aussi fermés ou «outsourcés». C'était rationnel. Mais était-ce raisonnable? «Au bout du compte», explique Gabriel Bender, «on en était arrivé à un huis-clos entre les malades et le personnel soignant.» L'absence de contact humain ordi-

naire accentuait le sentiment d'exil et donc l'angoisse. Le quartier culturel, dans l'esprit de Bender, était destiné non à apporter un supplément thérapeutique aux malades, mais à recréer ces «espaces interstitiels» où la vie prospère comme la mousse entre les pavés. C'est un pont vers la cité et la normalité, et c'est pourquoi il est destiné à tout le monde.

Nous avons commencé notre visite par les serres et le jardin potager de l'«Université populaire du Végétal», où mûrit une récolte tardive de framboises et où grognent encore deux cochons laineux. Absorbé dans ses explications, Gabriel ne remarquait même pas la pluie qui commençait à nous imprégner. Nous nous sommes réfugiés dans la chapelle de Ste Dymphna, la patronne des anxieux et des malades psychiques. Les fresques de l'abside sont dues au remarquable Albert Chavaz. Bender nous fait observer que le peintre avait de la réticence à représenter le démon que domine la sainte. Il y aurait pourtant sa place, tant son histoire est... démoniaque. Dymphna était une princesse irlandaise que le roi son père se mit en tête d'épouser après la mort de sa mère. Elle s'enfuit d'Irlande avec son confesseur, saint Gerebrand, mais ils furent rattrapés sur le continent par les spadassins et décapités sur ordre de son père incestueux (et prétendant éconduit): manière radicale, observe Gabriel, de résoudre les conflits familiaux. Depuis lors, la ville de leur martyr, Gheel dans le Brabant, a développé une tradition unique au monde d'accueil familial des malades

mentaux. Peu de gens aujourd'hui connaissent sainte Dymphna, même si beaucoup ont vu la version moderne de sa tragédie: le film *Chinatown* de Roman Polanski, où Faye Dunaway expie tragiquement ses épousailles forcées avec un père abuseur et milliardaire. A Malévoz, cependant, Dymphna est honorée et joyeusement vénérée chaque 15 mai, jour de sa fête.

Hormis la chapelle, le quartier culturel a investi bien d'autres extensions et dépendances désaffectées de l'ancien hôpital. Il comprend aujourd'hui une galerie d'art, un théâtre entièrement équipé, un studio de radio-podcasting, le jardin ravivé dont il était question plus haut ainsi qu'une buvette où l'on vend les produits du jardin conservés. Sans oublier le principal: les résidences d'artistes et d'écrivains, invités pendant deux mois pour développer des projets à leur guise, avec pour seule obligation quelques rencontres avec les patients et le public. Des expositions sont organisées régulièrement. Tout ceci, l'animateur insiste, sont des activités réelles, non une mise en scène faite pour distraire les pensionnaires. Pour lui, une trop grande part de patients dans un vernissage est un signe d'échec. Ils font ici partie du public, ni plus ni moins. D'ailleurs, le lieu est entièrement ouvert. La seule barrière à l'entrée sert à empêcher l'intrusion des voitures.

#### L'ANTI-NID DE COUCOU

Depuis deux siècles, les institutions psychiatriques écrivent la chronique des tourments de l'âme et de la noire mélancolie. On parle aujourd'hui de

«dépression». Le grand romancier et scénariste William Styron, qui en fut atteint de plein fouet, s'insurgeait contre l'usage de ce terme fade et topographique. Il exigeait la réhabilitation de la grande et terrible mélancolie, le mal des créateurs et des philosophes qui est, pour celui qui la vit, tout sauf un calme plat: une monstrueuse tempête intérieure, la *ténèbre devenue visible*. C'est d'ailleurs le titre de son récit de maladie, *Darkness visible*, tièdement traduit par Face aux ténèbres. Or, dans sa confession, l'on apprend que Styron n'a commencé à voir un rayon de lumière que le jour où, ayant déjà posé son pistolet contre la tempe, il a jeté l'arme et s'est précipité — contre les conseils de son psychiatre branché — dans un bon vieil asile d'aliénés. Sa guérison véritable a commencé, écrit-il, dès l'instant où il a pu entièrement se confier aux soins d'autrui.

On imagine ce que deviennent les âmes en détresse lorsque cet ultime asile se referme sur elles comme une prison. C'est exactement — sans probablement avoir lu Foucault — ce que les fondateurs et les directeurs de ce lieu ont voulu éviter.

On peut voir dans les archives de la RTS cet entretien étonnant avec le Dr André Repond, fils du fondateur, qui dirigea l'hôpital de 1916 à sa retraite en 1961. Il y rappelle combien l'établissement psychiatrique, jadis, ressemblait à une «tour des sorcières» (*Hexenturm*), une prison où le malade était puni, et non traité, pour sa maladie(1). Le Dr Repond décrit les quatre étapes de la dévalorisation de l'être fragile soumis à des traitements brutaux en

des lieux carcéraux «dépourvus de tout agrément, de tout confort, de toute beauté». Combien il est rare, aujourd'hui encore, de voir un respect aussi absolu de l'humain diminué!

La place de l'aliéné, et sa dignité, est une pierre de touche de la société moderne dans la relation qu'elle entretient avec elle-même — étant admis, désormais, qu'il ne s'agit pas, en général, d'une créature possédée par les démons, mais d'un être comme vous et moi atteint de mal à l'âme. Pendant que j'arpentais les pavillons de Malévoz et ses «espaces intersticiels», que j'écoutais les voix et scrutais les visages, un terme obsédant m'est venu à l'esprit: *désaliénation*. Le fait que la direction de l'établissement ait voulu un projet comme celui du quartier culturel montre que l'esprit des bons docteurs Repond habite encore ces lieux. Ne pas enfermer les malades comme des bêtes. Ne pas les laisser seuls avec leur tempête intérieure. Ne pas réduire leur horizon à des murs vert pâle et à des blouses blanches. Leur procurer de la présence et de la *beauté*.

#### ROCADE

Mais voici le paradoxe qui m'a poussé à raconter ici cette visite. Il y a un contraste ironique entre cette philosophie et celle qui, de plus en plus, envahit la société des gens dits normaux, en particulier depuis son entrée en dystopie à la faveur du Covid.

On a enfermé des populations en les dissuadant de tout contact humain.

On les a persuadées que la pharmacie était leur seul salut. On les a culpabilisées en les accusant de mettre en péril par leur seule existence la vie d'autrui. Enfin, on leur a inoculé des préparations incertaines sous la pression d'un chantage que seuls des idiots ou des scélérats pourraient assimiler à un «consentement éclairé»(2). Depuis la bascule de 2020 — et depuis bien avant, si l'on y prend garde — l'humain est mieux considéré dans un asile psychiatrique moderne qu'au dehors.

Car au dehors, nous sommes en train de construire littéralement une société de fous enfermés dans une cage numérique, comme si la normalité et l'aliénation avaient effectué une rocade. Nous voyons les intuitions de Philip K. Dick se matérialiser sous nos yeux. Arrive le moment où les robots (*réplicants*) deviennent plus humains que les humains et les fous plus raisonnables que les raisonnants.

- Photographies: dans la chapelle de Ste Dymphna; la vieille maison du directeur dans sa robe Mondrian; G. B. dans le studio radiophonique; un atelier d'artiste; les produits de la ferme.

#### NOTES

1. Il est toujours utile, à ce propos, de revoir le *Vol au-dessus d'un nid de coucou* de Forman.
2. Le philosophe Alexis Haupt vient de publier un recueil de témoignages à propos de cette campagne d'incitation: *Avez-vous accepté le vaccin par conviction ou par contrainte ?*





ENFUMAGES par Eric Werner

## Quand la distribution s'arrête

**O**N A PU CROIRE, UN TEMPS, À LA DÉMOCRATIE PARTICIPATIVE. PUIS EST VENUE LA DÉMOCRATIE DISTRIBUTIVE, UNE VERSION PLUS RÉALISTE, PLUS CYNIQUE AUSSI, OÙ LES ÉLITES LIBÉRALES «GUIDENT» LES MASSES. MAIS QUE SE PASSE-T-IL LORSQUE LES ÉLITES ROMPENT LE CONTRAT?

Dans son grand livre *Le seul et vrai paradis*, paru il y a une trentaine d'années, l'historien américain Christopher Lasch distingue entre deux espèces de démocratie: celle qu'il appelle participative et l'autre distributive. On est, dit-il, passé de la première à la seconde. Ce passage ne date pas d'hier. Il remonte en fait au lendemain de la Première Guerre mondiale, quand les élites libérales, en particulier aux États-Unis, ont commencé à prendre conscience du

rôle de l'irrationnel en politique et en conséquence à dénigrer l'intelligence populaire et l'opinion publique. Les masses, disaient-elles, étaient à la fois ignorantes et stupides, il était vain par ailleurs d'essayer de les éduquer, car elles étaient non seulement ignorantes, mais encore incapables d'apprendre. Elles étaient pleines de préjugés et prenaient pour argent comptant tout ce qu'elles entendaient dire à droite et à gauche.

Le vieil idéal de démocratie parti-

cipative avait donc fait son temps, il fallait le faire évoluer vers autre chose: autre chose prenant davantage en compte les exigences d'une gestion rationnelle de la société, société, au demeurant, de plus en plus complexe, en raison des avancées technologiques dans tous les domaines. Comprendre cette complexité, disait-on, n'était pas à la portée de tout le monde. Seule une petite élite de gens spécialement éduqués et formés en était capable, et c'est donc elle qui devait exercer le pouvoir. Elle l'exercerait pour le bien de tous. Une cinquantaine d'années plus tard on parlera de «nouvelle classe» et de révolution managériale. Mais ces concepts étaient déjà dans l'air. Autre idée appelée à un avenir certain: celle selon laquelle les préjugés et les attitudes rétrogrades devaient être considérés comme des maladies sociales et traités en conséquence. Les opinions non conformes étaient écartées avec des arguments médicaux. On n'en était pas encore, comme c'est devenu le cas entre-temps, à les criminaliser, mais on parlait déjà de rééducation. L'expertise médicale ou psychiatrique remplaçait le questionnement moral et politique.

#### **QUAND LES «SACHANTS» PRENNENT LA BARRE**

Le critère de la démocratie n'est donc plus ici l'indépendance du citoyen (devenue obsolète), mais l'aptitude vérifiée de l'élite au pouvoir (et du pouvoir) à bien faire son travail, concrètement à assurer l'accès de

tout le monde aux «bonnes choses de la vie». À partir du moment où cet accès est garanti (et il l'est forcément, puisque le pouvoir est exercé par les gens «qui savent», par opposition aux autres qui ne savent pas), on peut dire qu'on est en démocratie. C'est ce que Christopher Lasch appelle la «démocratie distributive». Cette conception de la démocratie est donc née au lendemain de la Première Guerre mondiale, dans un climat que Christopher Lasch décrit en disant que c'était un «climat de découragement et de cynisme». La guerre avait fait perdre à l'Occident une grande partie de ses illusions, et donc les gens étaient devenus très pessimistes: entre autres et en particulier sur la démocratie participative. N'a, en fait, survécu à cette guerre que la croyance à la science et dans une certaine mesure aussi au progrès, mais exclusivement au progrès technique: celui garantissant l'accès aux bonnes choses de la vie.

Christopher Lasch montre aussi comment cette réinterprétation de la démocratie en tant que démocratie distributive et non plus participative (réinterprétation aujourd'hui complètement intériorisée: voir le mépris que vouent les journalistes officiels au «populisme», en fait au peuple lui-même au travers du «populisme») a son pendant au plan économique avec la priorité donnée à la question du pouvoir d'achat dans la politique sociale, au détriment d'autres questions qui avaient beaucoup préoccupé les penseurs poli-



tiques durant la période antérieure, comme celle du travail lui-même et de sa pénibilité. Étant admis (au moins le prétend-on) qu'il n'existe pas d'alternative au salariat (les individus étant contraints pour survivre de vendre leur force de travail), les syndicats et les partis politiques de gauche renoncent à remettre en cause le système de production pour se recentrer sur des revendications plus directement liées au salaire et au niveau de vie. L'individu n'est donc plus ici considéré en tant que producteur mais en tant que consommateur. Le salariat est une forme d'esclavage, mais l'individu se rattrape en tant que consommateur en touchant un salaire lui permettant d'échapper à la pauvreté. Et c'est ce qui compte.

Là encore, l'accès aux bonnes choses de la vie prime sur tout le reste, et en particulier sur la liberté. Les élites libérales (non complètement à tort, il faut le dire) pensent d'ailleurs que les masses ne se soucient que fort peu de la liberté. Bref, tout le monde est content, les élites parce qu'elles s'approprient un pouvoir qu'elles sont seules, croient-elles, à pouvoir exercer rationnellement et dans l'intérêt de tous, le peuple aussi parce qu'on lui donne à manger et en plus la possibilité de partir une semaine en vacances. Il

continue certes à y avoir des élections, elles ne sont pas supprimées, mais personne ne les prend réellement encore au sérieux. Tout le monde sait bien que leur importance n'est que formelle. Les élections n'ont jamais rien changé à rien. Que le peuple vote bien ou mal, de toutes les manières ce n'est pas lui qui décide, les grandes décisions sont prises par d'autres: les membres de la «classe du savoir», justement. Le peuple lui-même en est d'ailleurs complètement conscient et s'en accommode.

Ou du moins s'en accommodait. Car les choses, en ce domaine, sont peut-être en train de changer. Si l'on voulait résumer le propos de Christopher Lasch, on pourrait dire que le pouvoir actuel tire sa légitimité moins du fait qu'il émane *du peuple* (démocratie participative) que du fait qu'il travaille *pour le peuple* (démocratie distributive). C'est un gouvernement non pas du peuple mais pour le peuple. Le peuple ne décide plus aujourd'hui de rien, en contrepartie il sait que la «classe du savoir» qui prend les décisions les prend à bon escient et que ce sont de bonnes décisions. C'est ce qui lui confère sa légitimité. Elle ne tire pas sa légitimité du fait qu'elle émane du peuple (cette conception-là de la légitimité est révolue) mais bien qu'elle prend (ou est censée prendre) les bonnes

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

**Abonnement: via le site [ANTIPRESSE.NET](http://ANTIPRESSE.NET).**

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

*It's not a balloon, it's an airship!* (MONTY PYTHON)

décisions. Or s'il en est ainsi, si elle prend les bonnes décisions, cela tient au fait qu'elle est la «classe du savoir». Elle *sait*, alors que les autres ne *savent pas*. Les membres de cette classe agissent rationnellement alors que les autres en seraient incapables: incapables d'agir rationnellement.

#### RUPTURE DE CONTRAT

C'est le nouveau contrat social. Les gens se soumettent à la «nouvelle classe», la «classe du savoir», pour autant qu'elle-même remplisse sa propre part du contrat, autrement dit agisse rationnellement, en fonction de ce qu'elle sait (et que les autres ne savent pas). Sauf que, de plus en plus, aujourd'hui, cette «classe du savoir» se trouve en défaut de savoir, comme on a pu s'en rendre compte au cours de la récente pandémie. De plus en plus elle est dans l'improvisation, elle navigue à vue. Force, également, est de constater que la démocratie distributive distribue de moins en moins. La paupérisation n'est pas un vain mot. En tant que producteur, l'individu acceptait de travailler dur, car, en contrepartie, il touchait un salaire lui donnant accès aux bonnes choses de la vie. Mais ce n'est plus tellement le cas aujourd'hui, tant s'en faut même. L'individu continue à travailler dur, de plus en plus dur même (en témoigne l'explosion du nombre des burn-out), mais n'a rien en contrepartie.

Et donc on ne peut plus dire que

la «classe du savoir» remplisse sa propre part du contrat. Les gens lui restent soumis parce qu'ils ne voient pas par quoi la remplacer, mais ils lui font de moins en moins confiance. C'est une soumission par défaut. Les gens enregistrent ce qu'ils voient et ce qu'ils voient n'est guère à l'avantage du pouvoir. Ils ne confondent bien sûr pas les personnels qui occupent le devant de la scène et ce qu'on vient d'appeler le pouvoir. Mais on ne saurait dire non plus qu'il n'y ait aucun lien. Sur quoi cela risque de déboucher, il est difficile de le dire. On peut d'ores et déjà exclure un retour à la démocratie participative, les gens en ont perdu l'habitude. Ils n'ont pas envie non plus de basculer dans une dictature ouverte. Sauf accident de parcours toujours possible (guerre civile ou étrangère, effondrement économique, etc.), le régime actuel de démocratie distributive (mais encore une fois ne distribuant plus que très peu, en fait plus rien du tout) devrait se maintenir quelques années encore, mais sans légitimité.

- Illustration: Donna MacDonald, *Crosswalk*.

#### LECTURE SUGGÉRÉE

- Christopher Lasch, *Le seul et vrai paradis: Une histoire de l'idéologie du progrès et de ses critiques*, Climats, 2002 (Champs essais 2006).



LE GRAND JEU par Jean-Marc Bovy

## Rêves de Russie

**D**ERRIÈRE LE ROMAN SUR LE «MAGE DU KREMLIN» SE CACHE UN PERSONNAGE RÉEL. VLADISLAV SOURKOV CONTINUE DE RÊVER D'UNE ALLIANCE AVEC L'OCCIDENT PAR-DELÀ LES RUPTURES ACTUELLES.

«Conflit en Ukraine: Le parti globaliste reprend le pouvoir en Russie.» Tel est le titre donné par Karine Béchet-Golovko à sa chronique du 6 octobre sur le blog russiepolitics. Française d'origine et docteur en droit, Karine Béchet-Golovko est professeur invité à l'Université d'État de Moscou, où elle est installée depuis 20 ans. Elle fait partie du petit cercle d'observateurs étrangers qui partagent le quotidien du citoyen russe et s'identifient à lui. Elle a bondi en entendant le directeur du très officiel institut de sondage VTsIOM prétendre que seuls 10 à 15 % de la population russe se réclament de la Russie combattante, autrement du parti de la guerre. Ceux qu'on peut appeler simplement des patriotes ne

comprennent pas pourquoi le front en Ukraine n'avance pas et «pourquoi le paysage politique intérieur n'est pas nettoyé», pour reprendre les mots de Béchet-Golovko. Cette fraction de l'opinion est manifestement sous-estimée, et en même temps méprisée, par le directeur du VTsIOM. Selon lui, toutefois, il n'y a pas lieu de s'inquiéter, car ces gueux soutiennent Poutine et sont facilement «contrôlables». L'élite politico-économique, qui est en charge du «contrôle», elle, n'a jamais brillé par son patriotisme. C'est ce que met en évidence une récente enquête du même institut, selon laquelle seul un tiers des élites russes tient une position patriotique ou tout au moins non globaliste.

Dans une analyse sociologique qui remonte à bientôt dix ans, Karine Béchet-Golovko relevait l'écart toujours plus grand qui continue de se creuser en Russie entre des classes populaires vivant très chichement et une caste de bobos richissimes, qui détiennent plusieurs passeports et des résidences à l'étranger. La situation n'a pas changé avec la guerre en Ukraine. Paradoxalement, les sanctions qui visent personnellement les membres de l'élite russe n'ont pas engendré un sursaut national comme dans les classes populaires, mais ont au contraire suscité chez nombre d'entre eux la nostalgie d'un rêve perdu. Dans son roman *Le Mage du Kremlin*, Giuliano Da Empoli décrit comment, à l'annonce de la sanction qui le frappe, le conseiller personnel de Poutine, héros du roman, saute dans un avion pour Stockholm où il fait une dernière promenade et prend un bain de minuit avant que les frontières ne se referment sur lui. Dans la vraie

vie, Vladislav Sourkov, qui a inspiré le personnage du roman, a quitté ses fonctions auprès de Poutine en 2020 après de longues années de service. Il est sorti récemment d'une retraite discrète pour publier un article intitulé: «Naissance du Nord». L'ancien mage prédit qu'un jour viendra où la Russie, les USA et l'Europe formeront un «Grand Nord» et un espace socioculturel commun. Il sait que ce n'est pas pour demain. Il faudra attendre la fin du conflit autour de l'Ukraine et peut-être des générations pour que la triade géopolitique du Nord global s'érige face à celle du Sud.

Avant d'émigrer en Russie, les grands déçus de l'Occident et du globalisme de Davos feraient bien de tenir compte des prédictions du Mage du Kremlin.

#### LECTURE RECOMMANDÉE

- Karine Béchet-Golovko, *Russie, la tentation néo-libérale*, éd. L'Harmattan.



LA LUCARNE d'Ariane Bilheran

## Gabriel García Márquez, la rumeur et la contagion délirante

**G**ABRIEL GARCÍA MÁRQUEZ N'ÉTAIT PAS SEULEMENT LE ROMANCIER GÉNIAL DE *CENT ANS DE SOLITUDE* ET D'AUTRES GRANDES ŒUVRES. IL ÉCRIVIT BEAUCOUP DE CONTES, DONT CERTAINS SONT PUBLIÉS. PARMIS CES CONTES, L'UN D'ENTRE EUX N'A, À MA CONNAISSANCE, JAMAIS ÉTÉ INSÉRÉ DANS UN LIVRE. IL S'INTITULE *ALGO MUY GRAVE VA A SUCEDER EN ESTE PUEBLO*: «QUELQUE CHOSE DE TRÈS GRAVE VA ARRIVER AU VILLAGE».

Le 7 août 1968, à l'occasion du XIIIe Congrès international de littérature ibéro-américaine organisé au Venezuela par l'institut international de littérature ibéro-américaine, l'université centrale du Venezuela et la commission du quadricentenaire de Caracas, l'écrivain fut invité à s'exprimer dans une table ronde, aux côtés de Mario Vargas Llosa, Fernando Alegría, Adriana González et Arturo Usler Pietri. Il fut le deuxième à prendre la parole et,

pour l'anecdote, des témoins racontèrent sa panique de l'exposition publique. Il y raconta une histoire, qui inspira par la suite le film *Presagio*, réalisé par le cinéaste espagnol Luis Alcoriza, en 1974.

### UN MAUVAIS PRÉSAGE

Plongeons dans cette histoire. Elle se passe au cœur d'un tout petit village, où vivaient une vieille dame et ses deux enfants, un fils de 17 ans et une fille de 14 ans. Un matin, les

enfants demandèrent à leur mère ce qui n'allait pas, la trouvant bien chagrine, et elle leur répondit: «Je ne sais pas, mais je me suis réveillée avec le sentiment que *quelque chose de très grave allait arriver au village.*» Sur ce, le fils de 17 ans partit jouer au billard avec ses amis. Alors qu'il s'appêtait à effectuer un carambolage extrêmement simple, l'un des joueurs lui dit: «je te parie un peso que tu n'y arriveras pas», provoquant, par cette courte phrase, l'hilarité générale. Or, effectivement, le fils de 17 ans échoua. Il s'acquitta donc de son peso, et tout le monde lui demanda ce qui s'était passé pour lui, car le coup était très simple à réaliser. Il répondit: «C'est vrai, mais je suis très préoccupé de ce que ma mère m'a dit ce matin: que *quelque chose de très grave allait arriver au village.*» Tout le monde se moqua de lui. Le gagnant de la partie rentra chez lui, où il croisa sa mère et d'autres parents de sa famille, auxquels il raconta: «J'ai gagné ce peso de Damaso de la manière la plus simple, parce que c'est un imbécile. — Et pourquoi est-ce un imbécile? — Parce qu'il n'a pas pu faire un carambolage très facile, perturbé qu'il était par le fait que sa mère s'était réveillée aujourd'hui avec l'idée que *quelque chose de très grave allait arriver au village.*» La mère du jeune homme rétorqua qu'il ne fallait surtout jamais se moquer des intuitions des personnes âgées! Car il se pourrait bien qu'elles fussent justes et se vérifiassent... L'une des parentes de la famille, dont l'oreille

traînait dans cette conversation, s'en fut alors acheter de la viande, et passa naturellement sa commande d'un kilo de viande au boucher. Mais, au moment de la coupe, elle renchérit, en lui demandant finalement de lui couper plutôt deux kilogrammes de viande, parce que *quelque chose de très grave allait arriver au village.* Il valait donc mieux qu'elle se préparât! Le boucher, bon commerçant, voyant ici l'occasion d'augmenter ses ventes, informa sans relâche ses autres clients qu'ils seraient avisés d'acheter au moins le double de viande, parce que d'autres clients l'avaient averti que *quelque chose de très grave allait arriver au village.* En une demi-heure, le boucher épuisa ses stocks de viande au point de devoir sacrifier une autre vache afin de poursuivre ses ventes. Vint le moment de la journée où tout le monde au village n'attendit plus qu'une seule chose: ce *quelque chose de très grave qui allait arriver au village.* Les activités furent paralysées. À deux heures de l'après-midi, l'un des villageois s'étonna soudain: «Avez-vous remarqué la chaleur?» Un autre lui répondit qu'il n'y avait là aucune bizarrerie, qu'il avait toujours fait chaud dans ce village, au point que les musiciens jouaient toujours à l'ombre pour protéger leurs propres instruments de musique. Mais un autre habitant renchérit: il n'y avait, dans les faits, jamais eu une telle chaleur dans le village... Un autre villageois encore rétorqua que 14 heures était tout de même le moment de la journée où il faisait toujours le plus chaud. La



suspicion s'installa: oui, il faisait toujours chaud, mais pas autant qu'en ce moment précis. Un autre indice raffermi les certitudes. Un petit oiseau descendit se poser sur la place déserte du village. La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre: il y avait un petit oiseau sur la place... Tous les villageois accoururent contempler l'oiseau. Certains, gardant leur sang-froid, formulèrent leur réserve: il y avait toujours eu des oiseaux qui descendaient du ciel sur la place. Mais le reste des villageois, formels, se rendirent à l'évidence: des oiseaux qui descendaient du ciel sur la place du village, oui, mais, *jamais à cette heure-là*. La tension augmenta encore et fut à son comble: tout le monde désirait s'enfuir pour la soulager, de peur de ce *quelque chose de très grave qui allait arriver au village*. Plus personne ne pouvait se soustraire au dilemme: le désir de partir et la peur de le faire. Un villageois souhaita exhiber sa virilité en donnant l'exemple: il emporta ses meubles, ses enfants, ses animaux, hissa le tout dans une charrette, traversa de manière fracassante la rue centrale et la place principale, de sorte que son départ ne passa guère inaperçu. «S'il ose, allons-y!», se dirent de concert les autres villageois. Et le village de se dépeupler... de ses objets, de ses animaux, de ses habitants. L'un des derniers habitants à partir prononça cette curieuse phrase: «que le malheur ne s'abatte pas sur ce qui reste de notre maison», curieuse phrase, car il prit soin d'accomplir lui-même

la malédiction en incendiant ladite maison. D'autres l'imitèrent. Ceux qui n'étaient pas encore partis s'enfuirent dans une panique semblable à un exode de guerre. La vieille dame, qui se trouvait parmi eux, et avait prononcé la phrase plus performative que prémonitoire le matin même, se tourna vers son fils, pour une ultime confirmation: «As-tu vu, mon fils, que *quelque chose de très grave allait arriver au village?*»

### LA CONTAGION DÉLIRANTE

Avec ce tout petit conte, García Márquez donne à voir le tableau d'une propagation de délire paranoïaque, à un niveau local, ce même délire paranoïaque qui creuse les soubassements des adhésions de masse à des idéologies dans des systèmes totalitaires, et les passages à l'acte irrationnels qu'elles commandent. Il y a plus d'une dizaine d'années, dans mon activité de conseil aux entreprises, j'avais forgé, pour la littérature des risques psychosociaux et de la souffrance au travail, la notion de «contagion délirante». Le constat clinique traditionnel en psychopathologie est effectivement que le délire paranoïaque est contagieux. Dans cette nouvelle de Gabo, nous voyons bien que l'irrationalité se propage, sur la peur, l'interprétation et la rumeur, au point de conduire les villageois à désertier et détruire leur propre village et maisons. Si déjà, à partir d'une simple phrase, prononcée par une vieille dame, la peur gagne du terrain et conduit les uns et les autres à l'autodestruction, que

dire de la contagion délirante dans les systèmes totalitaires, elle, savamment orchestrée dans des manipulations de masse? Elle ne peut que conduire des gens «normaux», lorsqu'ils se laissent prendre par l'émotion, aux pires extrémités et passages à l'acte. Je rappelle que le psychiatre américain Mark McDonald avait très justement parlé d'une «pandémie de peur» lors d'un symposium international de santé mentale où j'avais été interrogée au Portugal en 2021, aux côtés d'autres experts de la psychologie et de la psychiatrie, sur ce que nous traversons sur le plan politique et à une échelle mondiale depuis 2020.

De façon plus générale, cette contagion du délire interpelle, par sa propagation d'idéologies à grande échelle, c'est-à-dire de discours langagiers «hors-sol», tout aussi éloignés de la vérité que de la réalité de l'expérience, qui entraînent dans la persécution des individus, des groupes ou des masses. Exactement comme dans le conte de García Márquez. Les personnages en viennent à interpréter les faits, les gestes, les signes, les sensations à l'aune de leur peur: *quelque chose de très grave va arriver au village*. L'ensemble de leur rapport à l'expérience est teinté de cette prémonition, au point qu'eux-mêmes mettent tout en place pour la réaliser: car il vaut mieux une catastrophe advenue qu'une catastrophe à venir. Au moins, on sait à quoi s'en tenir! Dans la paranoïa, il s'agit de faire advenir l'idéologie dans la réalité. L'argu-

ment d'autorité est introduit par la validation concernant les personnes âgées, qu'il faut écouter... Renforcement de la peur, interprétation, soumission à l'autorité symbolique, contagion dans le groupe, déni de l'expérience, et le tour est joué! L'évidence naturelle, les températures et les oiseaux, sont niés, au profit de la phrase *«quelque chose de très grave va arriver au village»*, dont la charge anxiogène crée la prémonition. À quoi reconnaît-on l'existence d'une contagion délirante dans un groupe? Vous ne pouvez pas discuter, le dogme est acquis, le clivage aussi. Il existe désormais deux groupes irréconciliables: les rationnels qui doutent et sont sceptiques, et les idéologues de la certitude délirante qui ne souffre aucune contestation. Dans le conte de García Márquez, les objections rationnelles ne sont pas entendues: il est interdit de remettre en question l'idéologie officielle, d'y apporter des nuances, de discuter, d'argumenter, etc. Dans le système totalitaire, ce phénomène se produit à bien plus large échelle. Toute la propagande politique de guerre, par exemple, cherche à provoquer cette contagion délirante dans la population, à partir de la peur, et elle le fait en créant une double confusion mentale et émotionnelle, rendant l'individu inapte à réfléchir.

#### LA CONFUSION MENTALE

*La confusion mentale* est un moyen nécessaire (mais non suffisant) à la propagation du délire. Elle opère à partir de *l'injonction paradoxale*, à

*savoir dire tout et son contraire dans le même temps, en donnant l'apparence du «raisonnement logique».*

*La confusion émotionnelle* est obtenue par des chocs traumatiques réitérés divulgués par le pouvoir, engendrant terreur, honte et culpabilité. Le délire de persécution est paranoïaque, c'est-à-dire fait d'interprétations et d'émotions qui ne laissent plus la place à la moindre forme d'argumentation logique. A peut cohabiter en toute aisance avec non-A... Présumé coupable, l'individu, mis en cause pour crime de blasphème de la rationalité contre l'idéologie, n'est pas autorisé à plaider sa défense. La maladie collective dans le totalitarisme est avant tout une *maladie psychique*, comme dans la pièce de théâtre *Rhinocéros* de Ionesco, qui dépeint une épidémie de «rhinocérite», où tout le monde se transforme en rhinocéros, hormis le héros, Bérenger, un homme ordinaire!» Soljenitsyne parlait d'épidé-

mie au sujet des arrestations. Arendt évoquait le «virus du totalitarisme». Camus comparait la «peste» à la «peste brune» des nazis. Pour faire régresser les psychismes, le pouvoir totalitaire tente d'accaparer les consciences par le viol psychique. *Il ne peut pas y avoir de basculement dans la contagion délirante si les psychismes ne sont pas angoissés, puis traumatisés.* En d'autres termes, ce qui est contagieux dans la population, ce sont la peur, les chocs traumatiques et les identifications au traumatisme de son voisin. À partir de là, l'idéologie se présente comme le pansement miraculeux et la solution qui donnera l'illusion que nous retrouvons tous ensemble une «normalité», peu importe qu'elle soit factice et qu'elle n'ait jamais existé (la «nouvelle normalité»), pourvu qu'elle nous enveloppe dans la délicieuse et douillette sensation d'une concorde, comme si le traumatisme n'avait jamais existé.

## ABÉCÉDAIRE DU TOTALITARISME

SUARÈS, André

**P**OUR QUE L'HOMME SOIT UN AUTOMATE PARFAIT, IL FAUT D'ABORD QU'ON LE PURGE DE L'ESPRIT; OU, CE QUI EST PIS, QUE L'ESPRIT SOIT RÉDUIT À UN ROUAGE.» (VUES SUR L'EUROPE.)

Isaac Félix Suarès, dit André Suarès, né à Marseille le 12 juin 1868, et décédé le 7 septembre 1948, fut une grande figure intellectuelle de son temps. Son père était un négociant juif de Gênes. Sa mère, issue de la bourgeoisie israélite, mourut alors que Suarès était encore enfant. Scolarisé au lycée Thiers de Marseille, il y obtint le prix d'excellence, ainsi que le premier prix au concours général de français, et fut remarqué par Anatole France. Stefan Zweig compta parmi les plus grands admirateurs de Suarès. Il intégra l'ENS de la rue d'Ulm aux côtés de Romain Rolland. Intellectuel nomade, il fut l'un des piliers de *La Nouvelle Revue française*, de 1912 à 1914, puis de 1926 à 1940, aux côtés d'André Gide, de Paul Valéry et de Paul Claudel. Il dénonça très tôt le totalitarisme nazi dans un livre coup de poing, *Vues sur l'Europe*, écrit en 1935, mais mis à l'écart et paru en 1938. Ses vues ne réveillèrent pas les Français, et lui valurent d'être poursuivi par la Gestapo et la milice, à partir de 1939. Le totalitarisme y est décrit comme «un enfer de matière», un «péché contre l'esprit»



(VE). Suarès cherchait avant tout le mouvement de la vie pure, antidote au péril totalitaire: la *dolce vita*, la liberté, l'histoire, l'amour, l'amitié, la création artistique, la beauté, en quelques mots, le foisonnement de l'esprit. Suarès ne cessa de soutenir que la raison n'est ni origine ni fin,

et qu'elle se noie dans ses propres apories, si elle n'est accompagnée du cœur, de la charité qui seule humanise. «À mes yeux, il n'y a de supériorité que dans l'esprit. Et la grandeur spirituelle ne va pas, ne peut pas aller sans la bonté, sans la caritas du genre humain,

comme dit Saint Paul.» (VE). Il se livra à une série de portraits des grands esprits, dont Dostoïevski, Stendhal, Rimbaud, Hugo, Verlaine. Son *Voyage du condottiere* est un long chant mystique et spirituel à travers les villes italiennes d'art et d'histoire. Le lecteur pourra, outre les *Vues sur l'Europe*, se référer à ses textes politiques compilés dans un ouvrage intitulé *Contre le totalitarisme*.

• AB

## TURBULENCES

### MARQUE-PAGES · La semaine du 29 octobre au 4 novembre 2023

#### LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

**Erratum!** Les déclarations de Greta Thunberg au sujet de la guerre «écologiquement correcte» que nous épinglions la semaine dernière n'étaient pas authentiques. Plusieurs lecteurs (que nous remercions) nous ont écrit pour nous signaler qu'il s'agissait d'un *deep fake*, d'une simulation informatique. Nous nous sommes donc laissés prendre comme des bleus! Il est vrai que Greta ressemble depuis le début à un personnage virtuel davantage qu'à une personne réelle. Nous qui passons notre temps à mettre en garde contre la dérive technologique, nous aurions dû nous méfier!

**A la une.** Jadis, M. Zelensky faisait la couverture de *Vogue*. Aujourd'hui, il fait celle de *Time*, mais pas pour les bonnes raisons. Un de ses collaborateurs était si confiant dans la complaisance des journalistes qu'il a diffusé l'article sans le lire. Or c'était... un désastre. Irréalisme, auto-illusion, pertes catastrophiques, moral dans les chaussettes et corruption déchaînée: tout ce que les «complotistes» écrivent depuis le début du conflit en 2022 est désormais reconnu dans la presse *mainstream*. Et le pauvre Ze approche dangereusement de son *point Noriega*. Les connaisseurs du Panama sauront ce que cela veut dire...

**Recrues... de fatigue?** Une prestation de serment, c'est certes une cérémonie fastidieuse. Les recrues doivent y rester des heures au garde-à-vous. Mais de là à s'effondrer en masse... C'est pourtant ce qui est arrivé à Vienne cette semaine. «Lors d'une prestation de serment, 80 des 950 soldats ont eu des problèmes circulatoires en se tenant au garde-à-vous,

et l'un d'entre eux s'est même cassé la mâchoire en tombant», nous apprend la presse. Qui se demande aussitôt s'il est «irresponsable de demander aux soldats de rester au garde-à-vous pendant plusieurs heures». Nous avons aussi été soldats et nous avons passé des heures en plein été au garde-à-vous sur des places torrides — et personne n'est tombé. C'est une autre irresponsabilité d'un autre genre qui nous vient ici à l'esprit, mais gageons que les journalistes bien *drillés* se refusent à y penser...

**Pépé justicier.** La scène est filmée par des caméras de surveillance: voyant un migrant voler le téléphone d'un enfant, un pépé lui a barré la route avant de le secouer sérieusement et de rendre le joujou à son propriétaire. La vidéo est devenue virale. Que serait-il advenu du retraité en France ou en Allemagne? On frémit pour lui. En Russie, il a été célébré comme un héros. Sa bourgade de Tselkovo lui a même fait cadeau d'une voiture.

**Piété dangereuse.** Alors que des élus français militent pour breveter le sionisme en interdisant légalement sa contestation, Ariane Bilheran nous signale cette lettre magistrale de Sigmund Freud où le grand savant juif exprime poliment, mais fermement son refus de soutenir un tel projet.

«Je ne peux éprouver la moindre sympathie pour une piété mal interprétée qui fait d'un morceau de mur d'Hérode une relique nationale et, à cause d'elle, défie les sentiments des habitants du pays.»

**Complément au briefing de la semaine.** Nous ne savons pas qui est «Simplicius le Penseur». Ce qui est sûr, c'est que cet observateur s'exprimant en anglais a gagné en peu de temps une influence considérable par l'acuité de ses analyses sur les conflits en cours. La crise en Terre Sainte, cela étant, semble l'inquié-

ter davantage encore que la guerre en Ukraine. Prophétisme, appels au génocide, imprécations, éruptions de haine... «La ferveur eschatologique qui imprègne la crise palestinienne atteint des sommets extraordinaires. Les responsables du monde entier tombent le masque et révèlent sans le vouloir la dimension biblique du conflit.» Ainsi commence cette exploration saisissante d'une contagion de folie mystique qui pourrait conduire l'humanité à des confrontations terminales.

**Voie d'eau.** Mais il y a d'autres aspects, bien plus concrets, dans cette crise. La destruction de Gaza serait-elle liée à un projet de canal maritime américano-israélien venant doubler et concurrencer le goulot stratégique de Suez? Ce projet est dans l'air depuis quelque temps déjà et il expliquerait de manière cohérente toute une série de conflits dans la région. Cette brève vidéo explicative de Richard Medhurst mérite réflexion.

### **Pain de méninges**

#### **AU SEUIL DE L'ABÎME NAÎT L'HUMAIN**

Savez-vous ce que chaque homme devrait être au moins une fois dans sa vie? Un chaudron de cire bouillante, un bâton de dynamite prêt à exploser, un rapide au seuil de sa cataracte. S'il n'a jamais éprouvé le bouillonnement dans son âme, l'instant précédant l'explosion et le basculement dans un abîme inconnu et mystérieux, il n'aura pas été homme, pas été vie, pas été cosmos. Ce qui a créé la terre et l'homme était sans nul doute en état d'ébullition, d'explosion et de bascule devant l'abîme mystérieux du Nouveau et de l'Inattendu.

— Vladeta Jerotić, psychiatre et théologien (1924-2018), *Journal*, 29.3.1945.



# PHOTOBIOGRAPHIE PAR SLOBODAN DESPOT



## **Solo. Chablais vaudois, 5.10.2023.**

Il ne restait plus que cette immense fleur de tournesol dans tout le champ, dressée face au soleil comme un lion nimbé de sa crinière. Et j'ai eu le sentiment d'un échange intense et conscient auquel je n'étais pas convié, comme si je n'avais pas encore atteint la consistance requise. Comme dans ce subtil film de revenants, «Les autres», où les fantômes ne sont peut-être pas ceux que l'on croit.